

# Le combat de Villodrigo en 1812

**Natalia Griffon de Pleineville**

*Historienne, rédactrice en chef des revues Gloire & Empire et Prétorien*

Sous la Révolution, l'armée française vit de profonds changements. Le décret du 22 décembre 1790 et la loi du 16 février 1791 suppriment l'ancienne maréchaussée et font naître la nouvelle gendarmerie nationale. L'arrêté du 31 juillet 1801 règle la composition et l'organisation de la gendarmerie en vingt-six légions auxquelles s'ajoute la gendarmerie d'élite. La gendarmerie est divisée en brigades à cheval et d'autres à pied. Chaque légion compte deux escadrons à deux compagnies. Pour faire partie de la gendarmerie d'élite, les hommes doivent être célibataires, exercés aux manœuvres, avoir une bonne moralité et mesurer au moins 1,78 mètre.

Les gendarmes d'élite accompagnent le Premier consul Bonaparte lors de ses voyages, en plus de leur fonction du maintien de l'ordre. Le reste de l'armée se méfie des gendarmes et les affuble du surnom d'*Immortels*, car on ne les voit jamais au feu. Un maréchal veille spécialement sur eux : Moncey, duc de Conegliano, inspecteur général de la gendarmerie. En 1810, l'escadron est supprimé comme unité de référence. Désormais, une légion de gendarmerie comprend de trois à six compagnies.

## Des gendarmes en Espagne

Pendant les guerres de l'Empire, pas moins de 4000 gendarmes servent dans la péninsule Ibérique, placés sous les ordres du général de brigade Buquet. Le 24 novembre 1809, vingt escadrons de gendarmerie partent pour l'Espagne.

Ils sont formés début 1810. Les gendarmes sont répartis sur un vaste territoire, dans différentes régions : Catalogne, Aragon, Navarre, Guipuzcoa, Biscaye, Santander, Burgos. Novembre 1810 voit la création des gendarmes cheveu-légers ou lanciers-gendarmes. Le 12 décembre 1811, on compte en tout six légions.

La 1<sup>re</sup> légion de gendarmerie à cheval, dite « de Burgos », est commandée par le colonel Jean-Alexis Beteille. Organisée en décembre 1810, elle porte le nom de Burgos avant de devenir « 1<sup>re</sup> légion » en 1811. Ses tâches quotidiennes sont multiples : assurer le service des escortes et des colonnes mobiles, faire rentrer les contributions, garder les communications, pourchasser les guérillas et les déserteurs, voire livrer des combats réguliers aux côtés des troupes de ligne. Son chef est un vieux briscard, connu pour sa bravoure et ses faits d'armes (voir encadré).

## Face aux armées de Wellington

Depuis le 18 septembre 1812, l'armée alliée sous les ordres d'Arthur Wellington assiège la place forte de Burgos, défendue avec opiniâtreté par les Français. Le 3 octobre, lors d'un conseil de guerre tenu entre le roi Joseph Bonaparte et les maréchaux Jourdan, Suchet et Soult, il est décidé que les Français reprendraient l'offensive avec trois armées (Portugal, Midi, Centre), afin de contraindre l'armée de Wellington à rentrer au Portugal.

Le commandant en chef allié est informé de l'offensive française, le 19 octobre, par le général Hill qui commande alors un contingent de son armée autour de Madrid. Il décide de lever le siège de Burgos sur-le-champ et de se porter à marches forcées à l'aide de son meilleur lieutenant. Dans le nord de l'Espagne, Wellington est confronté, avec ses 24 000 Anglo-Portugais, aux 54 000 Français, tandis que Hill fait face à la contre-offensive du gros des armées françaises du Midi et du Centre s'élevant à environ 60 000 hommes.

Le 22 octobre, l'armée de Wellington se trouve à quinze kilomètres à l'ouest de Burgos, en marche sur Valladolid. Revenant de sa première surprise à la disparition de l'ennemi, le général Souham décide de le poursuivre énergiquement. Son avant-garde est constituée de la cavalerie légère de Curto et de la division d'infanterie Maucune. Le lendemain, les Français attaquent, devant le village de Celada del Camino, l'arrière-garde alliée composée de cavaliers britanniques et allemands (brigades Anson et Bock), de la guérilla à cheval de Marquinez et des lanciers de Don Julián Sánchez, le tout sous le commandement du général anglais Stapleton Cotton. Wellington envoie en renfort deux bataillons de la Légion allemande du Roi (*King's German Legion*) sous les ordres du colonel Halkett et une batterie d'artillerie à cheval. Les premiers engagements durent trois heures ; les Français essayent de passer le ravin, mais ils sont tenus en échec par la brigade Anson qui charge incessamment. Sur la gauche alliée, les hussards de Curto et les dragons de Boyer dispersent la guérilla de Marquinez et la pourchassent jusqu'à Venta del Pozo.

L'arrière-garde alliée en retraite arrive bientôt sur une position située à trois kilomètres au nord-est du village de Villodrigo, sur les bords d'une rivière traversée par un pont en pierre. Les Allemands de Bock et de Halkett s'établissent derrière le pont avec l'artillerie, l'objectif de Cotton étant d'attirer les Français dans un piège. Cependant, la cavalerie légère d'Anson commet la faute de défiler devant les canons, les empêchant ainsi de tirer. Les Français, renforcés par la cavalerie de l'armée du général Caffarelli (lanciers de Berg, 15<sup>e</sup> chasseurs à cheval et quatre escadrons de gendarmes), en profitent pour franchir le pont. Lorsque l'artillerie alliée se trouve enfin dégagée, les canonniers passablement énervés visent mal et n'infligent aucune perte aux attaquants, puis ils se retirent



*Les gendarmes au combat de Villodrigo.  
Aquarelle de Bucquoy.*

avec leurs pièces pour éviter la capture. Les brigades Bock et Anson se préparent à effectuer une charge lorsqu'elles sont assaillies par la cavalerie française. Une mêlée furieuse dure de huit à dix minutes et se termine à l'avantage des Français qui ont une légère supériorité numérique (1 200 hommes contre 1 000).

### **Les gendarmes se lancent dans la mêlée**

Les gendarmes se distinguent particulièrement dans ce combat. Quatre escadrons de la légion de Burgos chargent l'ennemi de front et de flanc. Le chef d'escadron Bourgeois a son cheval tué sous lui et manque d'être pris, mais il est sauvé par le maréchal des logis Leclerc. Le gendarme Royer refuse la montre en argent que lui tend un officier anglais, en déclarant que « les gendarmes ne font la guerre que pour l'honneur ». Le Hanovrien Carl von Hodenberg, témoin oculaire, dira plus tard de cette action : « Le contact initial entre les deux formations fut fait avec tant de vigueur que

## L'héroïque général Beteille

Jean-Alexis Beteille naît le 7 août 1763 à Rodez dans la famille d'un marchand peu fortuné. Il fréquente le collège royal de Rodez où il reçoit une bonne instruction. En avril 1782, attiré par le métier des armes, le jeune Beteille s'engage au régiment de Berry. Toutefois, découragé par l'impossibilité de gravir les échelons, il quitte l'armée trois ans plus tard et revient dans sa ville natale. La Révolution le remet en selle. Élu lieutenant au 2<sup>e</sup> bataillon des volontaires de l'Aveyron, le 23 janvier 1792, grâce à son expérience militaire, il en devient capitaine quelques mois plus tard. Avec sa participation aux opérations actives viennent les premières blessures : en décembre 1793, Beteille est atteint d'un coup de baïonnette à la main gauche au siège de Toulon. Il y voit pour la première fois à l'œuvre celui qui deviendra un jour son idole : Napoléon Bonaparte.

Pendant la première campagne d'Italie, Beteille sert dans l'infanterie. Il fait ensuite l'expédition d'Égypte, prenant part à la bataille des Pyramides puis aux sièges de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acre. Il est promu chef de bataillon le 21 juin 1801. En août 1801, Beteille se signale à la défense du fort du Marabout près d'Alexandrie. Une poignée de soldats français y résiste aux Anglais pendant quatre jours, subissant une terrible canonnade. Beteille y est touché de deux éclats d'obus, à l'épine dorsale et à la jambe gauche. Le général en chef Menou le cite dans son ordre du jour du 4 fructidor an IX (22 août 1801) : « Le brave Beteille, chef de bataillon attaché à la 85<sup>e</sup> demi-brigade, commandait dans le fort. La conduite qu'il a tenue lui fait le plus grand honneur et sa défense dans cette mauvaise place est du nombre de celles qui seront toujours citées par les bons militaires ». Le même écrit au ministre de la Guerre le 10 nivôse an X (31 décembre 1801) : « Il y a peu d'exemples d'une défense aussi vigoureuse. Si tout le monde avait rempli son devoir comme Beteille, nous serions encore en Égypte. Cet officier est plein de moralité, de modestie et d'instruction ».

Rentré en France, Beteille reçoit un accueil triomphal de ses compatriotes à Rodez. Désireux de continuer son service militaire, il écrit au Premier consul Bonaparte pour solliciter un emploi dans la Garde consulaire ou dans la gendarmerie. Il est nommé chef d'escadron à la 11<sup>e</sup> légion de gendarmerie, le 30 mars 1802, et compris dans la première promotion de la Légion d'honneur en 1804. Les maréchaux Murat et Bessières ainsi que plusieurs généraux sont intervenus en sa faveur auprès du grand chancelier Lacépède.

Beteille commande la gendarmerie en Allemagne en 1807-1808. Il se rend ensuite dans la péninsule Ibérique où il reçoit le commandement du 4<sup>e</sup> escadron de la gendarmerie d'Espagne. Lorsque la 1<sup>re</sup> légion de gendarmerie à cheval, dite de Burgos, est organisée, Beteille en devient colonel, le 13 janvier 1811.

Au combat de Villodrigo, le colonel Beteille est atteint de six coups de sabre à la tête, cinq au bras et un au ventre. Défiguré, couvert de sang, entièrement dépouillé et traîné plus de quinze pas par des soldats qui lui arrachent ses bottes, il finit par être découvert par le lieutenant Lefavre, qui l'aurait reconnu... grâce à la couleur de ses chaussettes ! Ses blessures sont détaillées dans le rapport du chirurgien-major Degrusse : un coup de pointe de sabre à l'hypocondre gauche, un très large qui a mis à découvert le cerveau, un qui a fracturé la partie écaillée du temporal gauche, un à la paupière supérieure de l'œil gauche, un à l'arcade sourcilière gauche, un très large porté transversalement qui, en divisant les ailes du nez, a fracturé dans toute son étendue l'os de la mâchoire supérieure du côté gauche, un au menton, un au bras gauche qui a divisé les muscles jusqu'à l'humérus, un au pouce droit, un au médius gauche, un qui, en pénétrant entre l'index et le médius de la même main, a fracturé les os du métacarpe, et un à la paume de la même main.

L'historien Emmanuel Martin écrit au sujet de Beteille : « Il fallait qu'il eût l'âme solidement chevillée au corps pour ne pas mourir des suites des terribles coups de sabre reçus à Villodrigo ». Le général Buquet l'autorise à aller se soigner à Rodez, en précisant dans son rapport : « L'honneur est un mobile trop puissant à l'âme de ce vertueux militaire pour que je ne sois pas convaincu de son empressement à rejoindre son poste dès que sa santé le lui permettra ». Sur une recommandation du maréchal Moncey, l'Empereur nomme le brave Beteille général de brigade le 2 mars 1813 et officier de la Légion d'honneur. Il lui aurait aussi décerné le titre de baron, mais Beteille ne semble pas avoir reçu de lettres patentes. Dès mars 1813, suffisamment rétabli, le nouveau général est employé dans la région lyonnaise, principalement à la traque des déserteurs.

Au retour de la monarchie, Beteille est fait chevalier de Saint-Louis. Au moment du retour de Napoléon de l'île d'Elbe en mars 1815, il préside le conseil de révision de la 1<sup>re</sup> division militaire. Le général est maintenu à son poste. Cette circonstance lui vaut une disgrâce sous la seconde Restauration. Mis en non-activité et interdit de résider dans la capitale, Beteille se retire à Nevers, mais cet éloignement ne dure pas longtemps et il peut s'installer à Paris. Il se rend fréquemment dans son département natal où il possède la propriété du Puech-Mourguiol près du Monastère. Son brevet de commandeur de la Légion d'honneur est signé le 23 août 1817, nomination qui ne fait que confirmer celle du 23 août 1814.

Mis à la retraite en mai 1818, le général Beteille décède le 13 février 1847 dans sa maison parisienne. Inhumé au cimetière du Père-Lachaise, sa tombe est très dégradée au début des années 2000. Le corps est alors exhumé et placé dans un reliquaire, en attendant une nouvelle sépulture. Il est finalement décidé de lui offrir une dernière demeure au cimetière de sa ville natale. Le 23 octobre 2009, jour anniversaire du combat de Villodrigo, une émouvante cérémonie rassemble à Rodez trois pelotons de gendarmerie ainsi que de nombreux officiers venus saluer celui qui fit entrer leur arme dans la légende. Une rue du chef-lieu de l'Aveyron honore Beteille, ainsi que des casernes à Bouliac (Gironde) et à Rodez. Son nom a été donné à une promotion d'élèves-officiers de l'école de gendarmerie à Versailles en 1925.





*Le combat de Villodrigo. Gravure ancienne*

nous fûmes en un instant mélangés, les amis et les ennemis étant presque impossibles à distinguer [...]. [L]e sol était jonché de Français, et nos propres pertes étaient extrêmement sévères ». Le général Buquet écrira dans son rapport, élogieux pour les gendarmes : « Pour nommer ceux qui se sont distingués dans cette charge, il faudrait nommer tous les militaires de la légion ». Leur colonel Beteille, atteint de douze coups de sabre, est laissé pour mort sur le champ de bataille. Les gendarmes ont perdu un brigadier tué par un boulet et trente et un hommes blessés (dont sept officiers). Six officiers ont eu leurs chevaux tués sous eux.

Les dragons ennemis, défaits, cherchent refuge derrière l'infanterie. Le 1<sup>er</sup> bataillon de la Légion allemande se forme alors en carré ; chargés par un régiment de dragons français qui a traversé la rivière ailleurs, les Allemands ouvrent le feu à moins de 200 mètres. L'escadron du centre, fléchissant sous les balles, se divise en deux et contourne le carré des deux côtés sans l'approcher. Les dragons arrivent ainsi devant le second

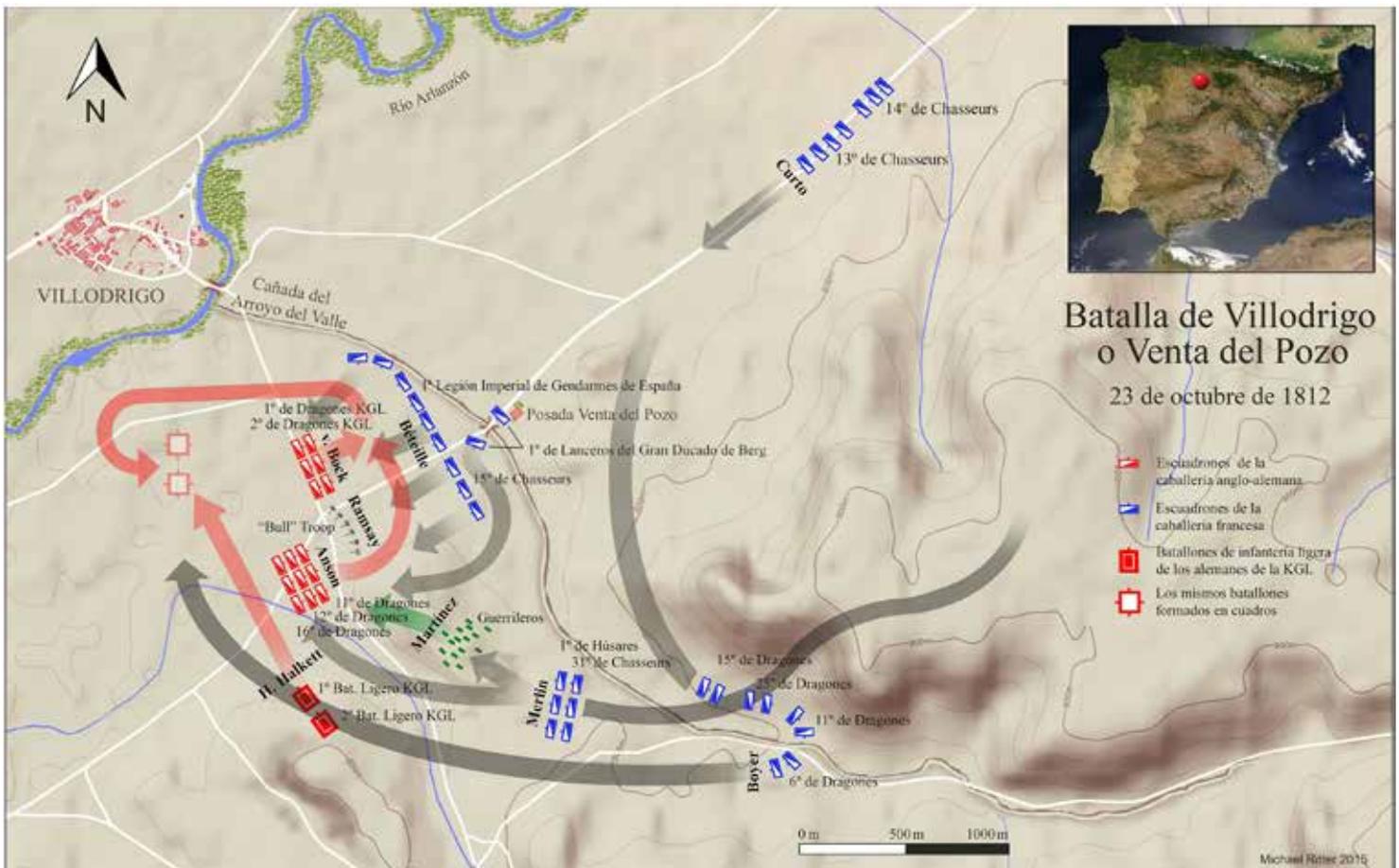
bataillon allemand, qui parvient également à se former en carré et à les repousser. De cette façon, durant une vingtaine de minutes, les deux bataillons allemands totalisant un millier de baïonnettes sont-ils environnés d'une nombreuse cavalerie française, mais ne se laissent guère entamer. Tout en opposant une solide résistance, ils reculent graduellement, donnant le temps à la cavalerie alliée de se reformer. L'arrière-garde ennemie se replie ensuite tranquillement sur Torquemada.

Le célèbre mémorialiste français Parquin écrit : « À l'affaire de Burgos, il y eut un fait d'armes de cavalerie qui honore à jamais un régiment provisoire de gendarmerie. Ces troupes exécutèrent avec une énergie incroyable des charges à fond et successives sur la cavalerie anglaise, qui fut mise en déroute complète. Les Anglais prirent cette troupe d'élite pour des gentilshommes : le chapeau bordé en argent, et la grande tenue magnifique dont ces gendarmes étaient revêtus, en faisaient sans contredit la plus belle troupe de l'armée, comme elle en fut

l'orgueil en cette occasion. Par leurs charges brillantes, ils avaient jeté la terreur chez les Anglais. Parfaitement montés, et armés de leurs grands sabres si dangereux par la pointe, ils avaient fait un carnage affreux dans la cavalerie ennemie. L'Empereur, à son retour de Russie, récompensa, contre son habitude, d'une manière éclatante, ce régiment qui ne faisait pas la guerre sous ses yeux. Son colonel qui avait été ramassé sur le champ de bataille couvert de blessures, fut fait général. Ce régiment fut traité comme l'était la Garde impériale, où l'on sautait deux grades lorsqu'on passait dans la ligne, et les décorations ne lui furent pas épargnées. En un mot, ce corps de gendarmerie qui avait fait payer si cher sa connaissance à l'armée anglaise, fut décimé par l'Empereur en honneurs et en récompenses ».

En effet, plusieurs croix de la Légion d'honneur sont distribuées et quelques gendarmes montent en grade. Le 25 février 1813, Napoléon accorde la croix à tous les officiers non décorés, une dotation de 500 francs de rente aux lieutenants et sous-lieutenants, de 1 000 francs aux capitaines et une autre aux officiers supérieurs.

La gendarmerie d'Espagne est licenciée entre novembre 1813 et février 1814. De 1808 à 1814, elle a perdu au combat vingt-sept officiers et 804 sous-officiers, brigadiers et gendarmes ; un millier ont été blessés. Le combat de Villodrigo a été l'unique action de masse de la gendarmerie montée sous le règne de Napoléon I<sup>er</sup>. Ce fait d'armes exceptionnel est inscrit sur le drapeau de la Gendarmerie nationale à partir de 1913.



Plan de la bataille de Villodrigo aussi appelé de Venta del Pozo, le 23 Octobre, 1812.

Source : Wikicommons, © Michael Ritter 1946. Travail personnel, CC BY-SA 4.0, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=41757922>